



**DISQUE
OVER?**
tranzistor

N°55 • JANVIER > MAI 2015 • GRATUIT
L'INFO DES MUSIQUES ACTUELLES EN MAYENNE



édito

On oublie parfois combien l'invention du disque a été une révolution. Comparable peut-être à celle qu'a représentée l'imprimerie pour le livre. « Une *disco-morphose* », pour le sociologue Antoine Hennion, qui rappelle que « *c'est avec le disque que sont apparus les amateurs de musique. Avant, la musique était liée à un rituel, une fonction, un contexte social, culturel... Avec le disque, on peut écouter de la musique pour la musique* ».

Aujourd'hui, peut-être faudrait-il parler de « *digitomorphose* » ? Car le virage numérique marque une rupture fondamentale dans l'histoire de la musique enregistrée. L'inexo-

table déclin des supports d'écoute physiques remet en cause l'existence, en vrac, du sacro-saint format album, de l'industrie du disque (qui a creusé sa tombe...), des médiathèques et des disquaires (ah, être entouré de disques et de gens atteints de la même addiction que soi...), bouleverse le couple indissociable que forment depuis près d'un siècle disque et scène, et surtout interroge notre rapport intime à la musique. Dans ce grand bain musical où nous flottons, où toute la discothèque mondiale est accessible d'un clic, la musique ne risque-t-elle pas de perdre de son impact et de sa valeur, ce caractère précieux, quasi sacré sur lequel beaucoup d'entre nous ont construit leur identité ? Alors, la musique demain : simple bruit de fond ou bande-son de nos vies ?

Nicolas Moreau

Tranzistor #55

Tranzistor est une publication de Mayenne Culture : centre administratif Jean Monnet // 25 rue de la Maillarderie - BP 1429 - 53014 Laval cedex // ISSN 1968-2360 // Directeur de publication et de rédaction : Baptiste Clément // Rédaction : Nicolas Bir, Timothée Gigan-Sanchez, Rémi Hagel, Vincent Hureau, Antoine Huvt, Raphaël Juldé, Yoan Le Blévec, Nicolas Moreau, Maël Rannou, Saki M., Sophie Santoni-Haeussler // Images : Julien Lemoine (couverture, p. 6 et 7), Lionel Serre (p. 8, 10 et 13), Matthias Picard (strip) // P.A.O : Antoine Gautreau // Impression : Imprimerie Fagulier // Tirage : 3300 ex. // Merci à Julie Aubry, Eric Fagnot, DJ Slade et toutes les personnes interviewées pour le dossier de ce numéro // La citation du numéro : « L'esprit est comme un parachute. Il ne fonctionne qu'ouvert. » Frank Zappa.

Cette publication s'intéresse aux musiques dites « musiques actuelles ». Ce terme, initié par le Ministère de la Culture, regroupe toutes les esthétiques musicales à l'exception des musiques classiques et contemporaines. Ces courants sont issus du jazz, du rock, du mouvement hip hop, des musiques traditionnelles... et rencontrent des problématiques similaires concernant la création, la répétition et la diffusion.

Franz, dans une classe du Pays de l'Ernée.



Les enfants du rock

Trois classes, trois écoles de musique, trois diffuseurs et un chanteur... En termes de partenariat et de travail en réseau, le projet **Bas les pattes** se pose là. Initiée autour du musicien Franz par le centre culturel Le Kiosque à Mayenne, cette action d'éducation artistique et culturelle associe Au foin de la rue et le 6par4. « *C'est ça qui est chouette*, souligne Éric Fagnot, chargé d'action culturelle de la salle de concert lavalloise, *cela nous permet de tisser de nouveaux liens : les enseignants travaillent ensemble, tout comme les dumistes des écoles de musique du Pays de Mayenne, de l'Ernée et de Laval, qui interviennent auprès des enfants toute l'année.* » Car il y a du pain sur la planche : chaque classe doit écrire une chanson avec Franz, que les élèves interpréteront sur scène avec le musicien lors de deux concerts, le 18 mars à Mayenne et le 15 mars au 6par4, en clôture du festival **Monte dans l'bus!**

Le programme de la seconde édition de ce festival, conçu « *pour les enfants mais aussi leurs parents* » enchaîne du 11 au 15 mars, boum (la « bubble kids »), sieste musicale pour les tout-petits avec Chapi Chapo, conférence rock'n'roll avec le désopilant Rotor Jambreks et « concert-fête participatif » avec **Animal fYESTa**.

Composé de membres des groupes Piano Chat et Pneu, ce trio un brin timbré animera du 10 au 12 février un atelier de création sonore, organisé par Les Arts/Boreances et ouvert à tous les baby rockeurs du 5.3. Objectif final : participer à la prestation live du groupe, accueilli par le festival à Mayenne fin juin.

hein!?!

New wave

Le 29 avril à Château-Gontier, Le Carré recevra **Nouvelle Vague**, quartet réuni par le contrebassiste Stéphane Kerecki autour des musiques de films de la Nouvelle Vague. Une formation au sein de laquelle évoluent deux valeurs montantes de la scène jazz actuelle : le saxophoniste Émile Parisien, que l'on retrouvera aussi en duo avec Vincent Peirani le 10 avril à Saint-Berthevin, et la chanteuse **Jeanne Added**, programmée en solo au Café du Garage à Olivet le 30 janvier, à l'occasion du festival **Pas de salage sur sorties**.

Méga teuf

Comme leur nom ne l'indique pas, les copains de **Rock à sauce kiffe** l'electro. Et relancent leur soirée **Get your freak on** au 6par4, le 14 février. Au programme : des grosses basses et des gros beats jusqu'à point d'heure, avec le pionnier The Driver aka Manu Le Malin, Madben, les Rennais Katell, Gutz, Trypod...

Bonnes ondes

Depuis septembre 2014, les sept stations France Bleu du grand Ouest, dont **France Bleu Mayenne**, unissent leurs moyens pour faire découvrir à leurs auditeurs la « *riche scène musicale de l'ouest* ». Diffusée simultanément sur chaque station le samedi à 16h (et podcastable ensuite), l'émission **Talents de l'Ouest** consacre chaque

semaine une heure à un artiste, alternant session live et interview. Prochain invité mayennais : **Funk you very much**, pour une émission enregistrée en public au 6par4 le 18 mars.

Primeurs

La cuvée 2015 des **Émergences** est annoncée. Dégustation des 9 groupes retenus, sur scène le 24 janvier à Renazé (avec Fawkes, Tears Factory et Phoebus), le 31 janvier à Mayenne (avec Rotters Dam, Angry Beards duo et The Soft Drug) et le 7 février à Évron (avec La Croqueuse, Keep Travelling et Red Deep). Puis deuxième tournée avec quatre d'entre eux, lors du concert final, le 28 février aux Ondines.

Si t'es stage...

Élargir ses compétences, prendre du recul, faire des rencontres... Il y a mille bonnes raisons de participer aux prochains stages organisés par Mayenne Culture. Sur le planning 2015 : une formation pour **s'initier aux techniques du son** les 7, 8 et 21 mars au 6par4, et un stage pour approfondir ses connaissances des **techniques d'enregistrement et de mixage home studio**, du 1^{er} au 3 mai au Grand Nord à Mayenne. À venir aussi : deux rendez-vous infos pour tout savoir sur les **droits d'auteur** (le 31 janvier) et apprendre à **créer un site web** avec Wordpress (28 mars).

Open space

Lieu de répétition et d'enseignement musiques actuelles, le centre socio-culturel **Le Trait d'union** à Évron dispose aussi d'un espace scénique, qu'il met à disposition des zikos locaux lors de **scènes ouvertes**, chaque dernier vendredi du mois. Gratuites, ces soirées sont ouvertes à tous les groupes, tous niveaux et genres confondus. Contact : Serge (02 43 01 22 09).

Caravane palace

Juin 2009. Quelques frap-padingues transforment une caravane en scène mobile toute équipée (son, lumières et tutti quanti). **La Cara'pass** est née. Après plusieurs années de bons et loyaux services, celle-ci fait aujourd'hui peau neuve. Plus spacieuse, fonctionnelle et rapide à installer, **La Cara'pass 2.0** est toujours à disposition des musiciens, assos et collectivités à la recherche d'une scène mobile et autonome techniquement.

Tranzistor on air

La **compile Tranzistor** revient ! Et s'associe pour l'occasion à l'opération **Laval on air**, initiée par la ville de Laval en 2013. Fruit de ce mariage : une unique compilation qui sera lancée le samedi 9 mai lors d'un concert gratuit au Théâtre de Laval, avec sur scène les groupes présents sur cette compile 6^e du nom. Checkez la date sur vos agendas !

Rayon disques

Du lourd en prévision, au stand galettes : **Marabout Orkestra** enregistrera en mars son premier album au bien nommé **Boni Sun studio**. Tandis que **Birds in row** gravait en décembre dernier un nouvel ep 6 titres, prévu pour début 2015, avec quelques autres menus surprises. À venir aussi : le premier ep de **Tears Factory** (réalisé par Romuald Gablin), et le 6^e album de **Degiheugi**, pour lequel le beatmaker lance d'ailleurs un KissKiss-BankBank. À vot'bon cœur !



Musique à l'écran

« *Tout est parti d'une envie spontanée de cinéma* », raconte Lucie Aubry, chargée d'action culturelle au **Foin de la rue** : en 2015, l'association dyonisienne proposera chaque dernier jeudi du mois la projection d'un film, en partenariat avec le cinéma Le Majestic à Ernée. Objectif de ces **Soirées Rouges** : investir un terrain encore vierge pour l'asso et partager coups de cœur et découvertes, tout en créant un lien avec l'activité à l'année du Foin. Ainsi, la BO d'Yves Saint-Laurent, qui inaugure l'opération le 29 janvier, est signée Ibrahim Maalouf, qu'au foin de la rue accueillait en concert début janvier à Ernée... Pour Julie et les bénévoles qui portent ce projet, ces soirées, au tarif très abordable (3,80 euros l'entrée), sont davantage que des simples sorties au ciné : « *on soignera l'accueil et la déco, Foin de la rue oblige! Nous proposerons aussi des temps conviviaux après la séance, et pourquoi pas à terme des rencontres avec des réalisateurs, des ateliers d'initiation, un ciné-concert...* »

Ce premier semestre 2015, le **6par4** explore aussi les rapports foisonnants qui lient depuis toujours musique et 7^e art. Le principe, original, de ce **cycle Rock & cinéma** initié en partenariat avec Atmosphères 53 : faire précéder chaque projection de film par une conférence animée par l'intarissable Christophe Brault. Le 25 février, une première conférence s'intéressera à l'histoire des fictions « rock », avec pour illustration *Presque célèbre* de Cameron Crowe. Tandis que le second épisode se penchera sur les biopics et documentaires musicaux, accompagné d'un docu consacré au groupe anglais Joy Division. Avis aux cinéphiles mélomanes et autres bêtes curieuses.

Presque célèbre, le 3 mars au 6par4.

et ailleurs?!

Disco dico

Fraîchement repérés sur **vinylhub.com** (très utile et exhaustif site répertoire des disquaires vinyles du monde entier) : la boutique **Groove Rennes**, qui verse dans la musique afro-américaine (jazz, funk, soul et autres grooveries), et le magasin **Music Factory** à Segré. Pas ordinaire qu'une petite ville de 6000 habitants accueille un disquaire ! On soutient donc à fond Jacky Bonsergent, passionné installé depuis 2012 dans 40m² remplis de skeuds en tous genres.

In vinyle veritas

« Ramène tes vinyles et fais les découvrir à tout le monde en buvant un coup ». Le concept semble à la mode dans les rades bretons ou ligériens. Comme au café **Les Boisons Rouges**, ouvert fin 2013 à Segré. Outre ces soirées vinyles, ce café-culture, tenu par deux barbus trentenaires et musicophiles, propose à sa carte produits locaux et concerts réguliers, avec groupes du cru (mais pas que), tous cépages bienvenus.

Webothécaires

Les discothécaires sont sur le web ! Créé en 2012 à l'initiative des médiathèques de Pacé (près de Rennes) et Argentan (dans l'Orne), **Ziklibrenbib** fait état, presque quotidiennement, des trouvailles musicales d'une dizaine de médiathèques, à l'affût des joyaux que renferment les profondeurs de la musique en diffusion libre sur internet. Des centaines d'heures de découvertes avisées, de la crème du post-hardcore espagnol à la dernière révélation de la scène électro pop new-yorkaise...

À la coule

Le centre-ville du Mans manque cruellement de lieux de répétition ? Pas de problème, Manuel Matueus, activiste de longue date de la scène sarthoise, lance fin 2014 **La Source**, avec ses petits bras, un sens aigu du DIY et ses deniers personnels. Deux studios de répétition de 25 m² au cœur de la cité mancelle, loués à des tarifs imbattables, auxquels s'ajoute un espace accueillant régulièrement expos et concerts. Cool.

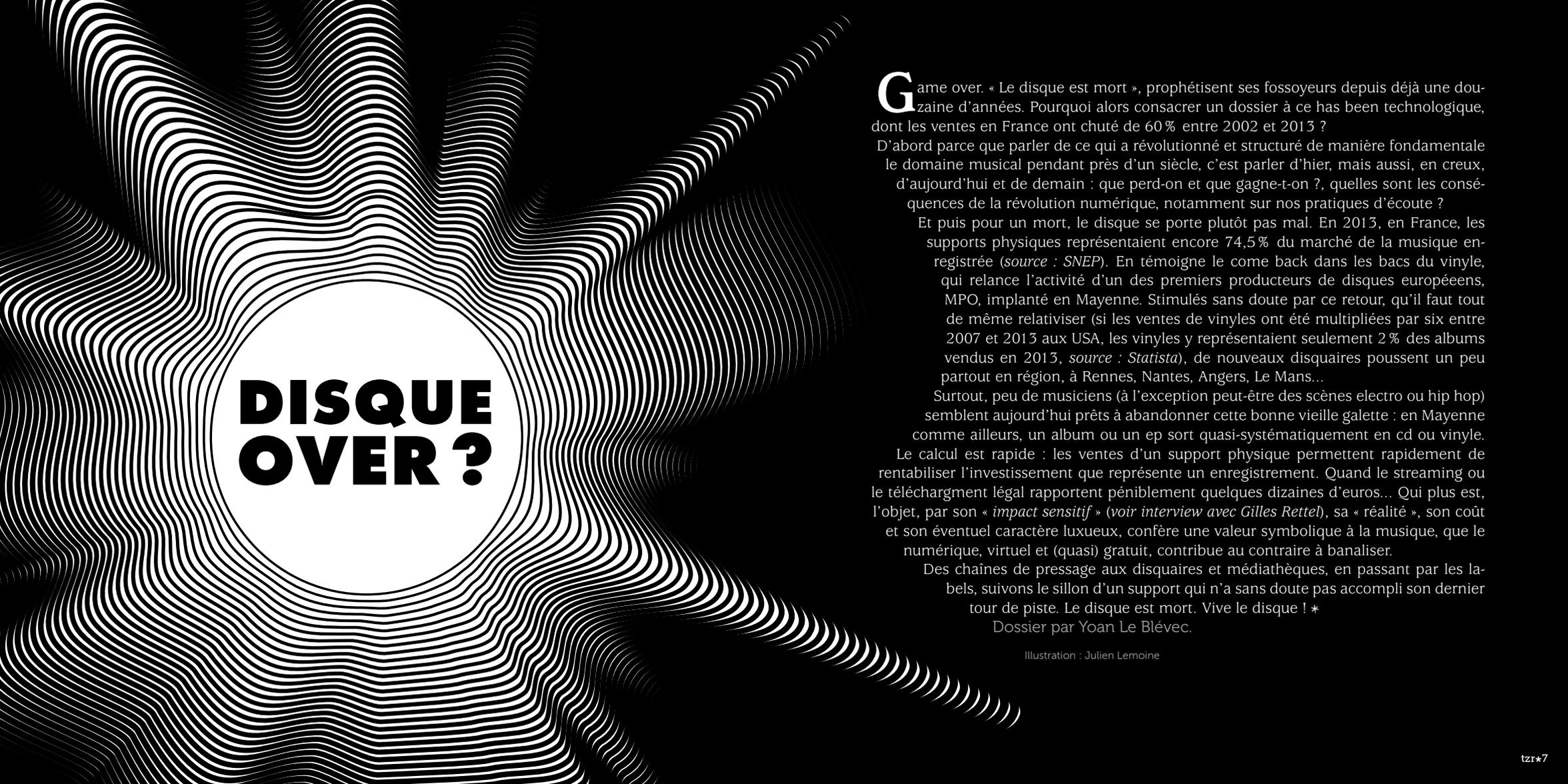


Galettes bretonnes

« J'écouterais bien des vinyles, mais je n'ai pas de platine. » C'est sans doute en entendant cette lancinante rengaine que deux Rennais ont eu l'idée de créer en 2011 **maplatine.com**. Ce site spécialisé dans la vente en ligne de platines vinyles propose plus de 700 références, des tourne-disques aux câbles audio, amplis et autres accessoires. Employant aujourd'hui six salariés et comptabilisant environ 1000 visites par jour, maplatine.com s'impose comme le leader européen en la matière. « *On ne fait pas dans le discount* ». Qualité, service, conseil personnalisé, c'est la sainte trinité de Franck Thareault, vinyle addict et co-fondateur de l'entreprise, qui se positionne aussi désormais, avec son nouveau site **monserveuraudio.com**, sur le marché en pleine expansion des lecteurs de musique numérique pour audiophiles.

Décidément à Rennes, on aime la galette ! Alors que les fabricants de vinyles comme MPO, débordés par les commandes, ne parviennent plus à répondre à la demande, deux trentenaires lancent leur usine de pressage, à Orgères, petite commune de l'agglomération rennaise. Loin de vouloir concurrencer MPO et ses huit millions de disques annuels, **M com' musique** vise les 240000 galettes par an. Avec un délai maximum de quatre semaines de fabrication et un tirage à partir de 100 exemplaires (quand les « gros presseurs » démarrent à 500), les deux jeunes patrons s'adressent d'abord aux « *artistes autoproduits et aux petits labels* ». En chantier depuis fin 2014, l'atelier de pressage devrait être opérationnel courant janvier, espèrent Mickael Collet et Antoine Olivier : « *il n'existe plus de fabricant de presse à vinyle*, précisent-ils. *On a dû fabriquer notre propre presse* ». Pour bientôt nous concocter de bonnes galettes faites maison !

© Christophe Le Dévéhat



DISQUE OVER?

Game over. « Le disque est mort », prophétisent ses fossoyeurs depuis déjà une douzaine d'années. Pourquoi alors consacrer un dossier à ce has been technologique, dont les ventes en France ont chuté de 60 % entre 2002 et 2013 ?

D'abord parce que parler de ce qui a révolutionné et structuré de manière fondamentale le domaine musical pendant près d'un siècle, c'est parler d'hier, mais aussi, en creux, d'aujourd'hui et de demain : que perd-on et que gagne-t-on ?, quelles sont les conséquences de la révolution numérique, notamment sur nos pratiques d'écoute ?

Et puis pour un mort, le disque se porte plutôt pas mal. En 2013, en France, les supports physiques représentaient encore 74,5 % du marché de la musique enregistrée (*source : SNEP*). En témoigne le come back dans les bacs du vinyle, qui relance l'activité d'un des premiers producteurs de disques européens, MPO, implanté en Mayenne. Stimulés sans doute par ce retour, qu'il faut tout de même relativiser (si les ventes de vinyles ont été multipliées par six entre 2007 et 2013 aux USA, les vinyles y représentaient seulement 2 % des albums vendus en 2013, *source : Statista*), de nouveaux disquaires poussent un peu partout en région, à Rennes, Nantes, Angers, Le Mans...

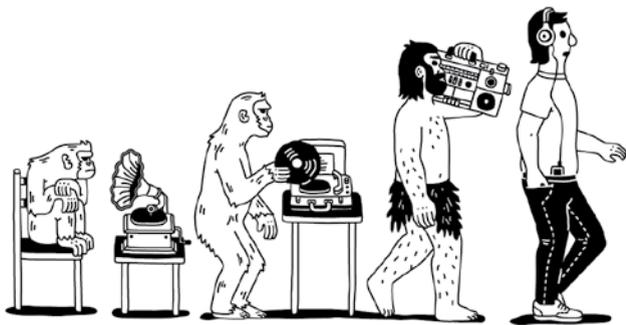
Surtout, peu de musiciens (à l'exception peut-être des scènes electro ou hip hop) semblent aujourd'hui prêts à abandonner cette bonne vieille galette : en Mayenne comme ailleurs, un album ou un ep sort quasi-systématiquement en cd ou vinyle.

Le calcul est rapide : les ventes d'un support physique permettent rapidement de rentabiliser l'investissement que représente un enregistrement. Quand le streaming ou le téléchargement légal rapportent péniblement quelques dizaines d'euros... Qui plus est, l'objet, par son « *impact sensitif* » (*voir interview avec Gilles Rettel*), sa « réalité », son coût et son éventuel caractère luxueux, confère une valeur symbolique à la musique, que le numérique, virtuel et (quasi) gratuit, contribue au contraire à banaliser.

Des chaînes de presse aux disquaires et médiathèques, en passant par les labels, suivons le sillon d'un support qui n'a sans doute pas accompli son dernier tour de piste. Le disque est mort. Vive le disque ! *

Dossier par Yoan Le Blévec.

Illustration : Julien Lemoine



DU PHONOGRAPHE AU STREAMING

La musique enregistrée et ses supports, en constante mutation, conditionnent depuis plus d'un siècle nos pratiques d'écoute, et interrogent notre rapport à la technique et à la qualité audio. Prof à l'ESRA de Rennes et consultant spécialiste de l'évolution du son, GILLES RETTEL revient sur cette histoire plus que jamais en mouvement.

Gilles Rettel : l'histoire de la musique enregistrée commence aux États-Unis en 1877 avec Thomas Edison. Ce dernier crée la première machine permettant d'enregistrer et de réécouter un son : le phonographe, qui fonctionne avec des cylindres. Il faudra ensuite attendre 10 ans pour voir arriver son grand concurrent direct, le gramophone d'Emil Berliner, qui invente tout simplement le disque. Les deux supports vont cohabiter jusqu'à la Première Guerre mondiale, puis le disque triomphera, la production de cylindres étant stoppée en 1927. Raison principale ? Le

disque est plus simple et moins coûteux à reproduire. Le procédé par matrice inventé par Emil Berliner est d'ailleurs toujours en usage aujourd'hui.

Quelles vont alors être les conséquences de l'invention du disque, en termes musical, économique, etc. ?

L'arrivée du disque permet la diffusion à grande échelle de nouveaux styles musicaux. Et tous les métissages que cette diffusion, très vite mondialisée, peut entraîner... L'explosion du jazz aux États-Unis dans les années 30 est à mettre en relation directe avec le boom des ventes de disques à la même période. L'écoute domestique se démocratise. L'objectif d'Edison est d'équiper chaque foyer américain d'un phonographe. Cet essor rapide s'accompagne dès les années 20-30 du développement des labels et de l'industrie musicale : le monde de la musique se structure désormais autour du disque. Dans ce cadre-là, la figure du mélomane change complètement. On commence à voir apparaître des revues musicales, des clubs d'écoute...

Le support « disque » va continuer d'évoluer...

À partir de l'enregistrement électrique en 1925, qui améliore très sensiblement la qualité des enregistrements en studio, on commence à parler de 78 tours. La matière utilisée pour fabriquer ces disques est alors la gomme-laque ou shellac en anglais, un matériau naturel produit par des insectes. Le 78 tours va rester le support de base jusqu'à l'apparition du disque vinyle : en 1948 pour le 33 tours avec Columbia et 1949 pour le 45 tours avec RCA. Mais le passage du 78 tours au vinyle ne se fait pas du jour au lendemain, comme ce qu'on a pu connaître entre le vinyle et le cd : il faut pratiquement 10 ans pour que le 78 tours soit supplanté par le 33. Le premier disque publié par Elvis Presley en 1954 sort par exemple en même temps sur les deux supports.

Peut-on mettre en relation amélioration des techniques d'enregistrement, évolution des supports d'écoute et exigence de l'auditeur en terme de qualité ?

Non et c'est même l'inverse qui se produit, avec un phénomène qui traverse toute l'histoire de la musique enregistrée et des pratiques d'écoute : une innovation technologique va connaître le succès non pas grâce à ses qualités techniques ou sonores, mais uniquement grâce à ses aspects pratiques : parce que plus légère, facile à utiliser, etc. Côté studio, on a pourtant toujours été, quasiment sans exception, vers une plus grande qualité de la captation sonore, avec des sauts qualitatifs importants : le premier magnétophone à bande en 1948, l'apparition du numérique à la fin des années 70... Mais il va se creuser un vrai gouffre entre le studio et les supports d'écoute domestiques. Un exemple frappant : le son stéréophonique apparaît dès 1958, et il faudra attendre 1967 pour que les musiques populaires et des groupes comme les Beach Boys ou les Beatles sortent des albums en stéréo. Le rock et la pop jusqu'à la deuxième moitié des années 60 sont conçus à destination du grand public, pour être écoutés en mono, essentiellement sur des électrophones portables.

Après le disque vinyle, vient le cd, commercialisé dès 1983...

Il ne faut pas oublier avant la Compact Cassette, qui n'est pas une révolution technique en soi mais qui constitue un vrai tournant en matière d'usages. Elle introduit l'enregistrement audio domestique via la cassette vierge et la copie de

vinyles. Ce qui préfigure ce qu'amplifieront les cd à graver puis les mp3 : la musique enregistrée devient gratuite et se diffuse hors du circuit commercial... La cassette a dès les années 60 un impact incroyable, alors qu'encore une fois, du point de vue de la qualité audio, c'est une complète régression par rapport au vinyle. Ce support va perdurer pendant plus de 30 ans, et va cohabiter avec le vinyle, puis le cd. Fait intéressant, en 1986, les trois supports cohabitent quasiment au même niveau et représentent chacun un tiers des ventes.

Qu'apporte le cd ? Offre-t-il réellement une plus-value qualitative vis à vis du vinyle ?

C'est un sujet extrêmement délicat et complexe. La vraie évolution fondamentale, c'est qu'on passe au numérique, et donc qu'il y a besoin d'une conversion : il ne s'agit pas d'une perte de qualité mais d'une transformation du son, naturellement analogique, en son numérique. Il y a quelque chose que l'on perd lors de cette conversion sans qu'on puisse clairement exprimer quoi... Notre cerveau est complètement « analogique », et pas fait pour le numérique. Mais ces problématiques sont avant tout liées aux esthétiques musicales. Au vinyle, les amateurs de classique vont préférer le support Sa-cd, de très haute qualité, dans une recherche de transparence, de fidélité au son acoustique... A contrario des musiques qui utilisent des instruments électriques ou électroniques, et où le son est en partie créé en studio... Dans ces esthétiques, comme le rock, le son était conçu pour un média particulier : le vinyle. D'où notamment les polémiques sur les remasterisations cd dans les années 80-90 : la première remasterisation cd des Beatles en 1987 était une horreur absolue en termes de qualité de son. Mais on ne disposait pas de la puissance des technologies numériques d'aujourd'hui, inimaginables à l'époque.

Pourtant malgré ces progrès technologiques, la musique que l'on écoute aujourd'hui est très souvent compressée, donc de qualité médiocre. Comment expliquer ce paradoxe ?

La compression de données, comme celle utilisée par exemple pour le format mp3, vise à réduire la taille de fichiers, pour favoriser leur stockage et leur circulation sur le web, ce qui forcément entraîne une perte de qualité. Un test simple : si l'on propose à l'aveugle des fichiers son de différentes qualités à un auditeur, on peut penser qu'il ira instinc-

tivement vers celui qui présente la meilleure qualité. Or, ce n'est pas du tout le cas. Comment l'expliquer ? Il semblerait que ce soit lié au traitement des sons par le cerveau : toute compression simplifie le son pour le rendre ainsi plus « audible », plus lisible : il deviendrait par exemple plus facile de suivre une ligne mélodique dans un format plus compressé. C'est une hypothèse, mais c'est une piste qu'il faudra creuser pour résoudre ce mystère : pourquoi les gens continuent à écouter du mp3, alors qu'on dispose de tout ce qu'il faut pour utiliser des fichiers son de bien meilleure qualité ?

Personnellement, quel est votre format de prédilection pour écouter de la musique ?

C'est très caractéristique des pratiques actuelles : ça dépend du lieu et du moment. Dans la même journée, je suis capable d'écouter la radio dans ma voiture, du cd remastérisé de très haute qualité chez moi, mais aussi du mp3 dans les transports en commun. Plus que jamais, il n'y a pas un type d'écoute normé, qui soit le même tout le temps. D'autant plus que se pose la question, fondamentale aujourd'hui, de l'attention qu'on apporte au moment de l'écoute. On se contente trop souvent d'écouter de la musique en fond, avec un son compressé. Combien de personnes sont capables de stopper leurs activités pendant deux heures et vraiment écouter un album, focaliser toute leur attention sur cette écoute ? Ça devient compliqué car on est dans un environnement qui nous sollicite de plus en plus. Tout le monde en fait l'expérience, notre attention est très diluée, tellement on a de choses à faire et à penser. Cette question de l'attention est au centre des réflexions aujourd'hui, et bien au-delà de la musique. On parle même d'une « économie de l'attention ».

Le phénomène du retour du vinyle depuis environ cinq ans serait-il lié à une recherche d'une meilleure qualité sonore ?

Je ne vois pas ça comme ça. Déjà la qualité de son du vinyle en elle-même serait discutable. Je lisais récemment un article qui listait tous les problèmes rencontrés aujourd'hui dans la production des vinyles. Il semblerait qu'il n'y ait plus beaucoup d'usines ni de matériel en état, et la conclusion

était que beaucoup de vinyles produits aujourd'hui sont de mauvaise qualité. Cette résurgence du vinyle est plutôt liée à l'objet global, et à son « impact sensitif », via l'aspect visuel, le toucher... Cet impact sensitif a des répercussions cognitives sur notre rapport à la musique : le fait qu'on puisse sentir, toucher, voir un disque, sa pochette, etc, mobilise davantage de neurones dans notre cerveau, et accroît l'impact que peut avoir la musique sur nous. Dans un autre domaine, une récente étude montre que l'on retient quatre fois plus d'infos quand on lit un texte dans un livre plutôt que sur un écran.

Comment vous voyez l'avenir des supports de musique enregistrée ? Est-ce que le vinyle, le cd, le mp3 et le streaming vont continuer à cohabiter ?

Oui, il y aura cohabitation, comme une simple commande sur Amazon permet de le constater aujourd'hui. Pour beau-

coup de disques, le site vous livre la musique de trois façons différentes : en streaming, en téléchargement et sur cd. C'est ensuite à l'auditeur de faire son choix, et reste à savoir quelle part prendra chaque canal de diffusion dans les pratiques d'écoute. Mais il est évident que pour une raison purement pratique, le streaming va

continuer à s'imposer comme format majoritaire. À partir du moment où, avec un abonnement mensuel, vous avez accès à un catalogue quasi-infini - avec pour certaines plateformes comme Qobuz un son de haute qualité -, on peut se demander en effet à quoi cela sert de stocker des supports physiques chez soi. À l'avenir, il est probable que l'achat d'un cd, d'un vinyle, soit avant tout pour l'amateur un signe d'encouragement et de soutien par rapport à l'artiste. Mais, pour moi, le support physique ne disparaîtra pas. *

Illustrations : Lionel Serre



SKEUDS TOUJOURS !

Révolution numérique, dématérialisation des supports d'écoute et baisse des emprunts de disques : de multiples défis questionnent aujourd'hui la place qu'occupe la musique dans les MÉDIATHÈQUES. Mais ces espaces de rencontre et de démocratisation culturelle ont plus d'un tour dans leur besace. État des lieux et perspectives.

LE PRÊT DE DISQUES NE DATE PAS D'HIER ! On trouve ses prémisses dès 1960 avec la création de la Discothèque de France à Paris, premier établissement à proposer ce service. C'est alors autant un laboratoire qu'un modèle à venir pour l'entrée de la musique en bibliothèque. Une pratique qui s'est surtout généralisée dans les années 80, pour mailler aujourd'hui tout le territoire, avec pas loin de 1 000 bibliothèques musicales en France. La Mayenne est d'ailleurs plutôt bien lotie avec ses « 22 bibliothèques ayant des fonds musicaux propres, un budget d'acquisition, un espace et du personnel dédiés », détaille Sébastien Pelé, en charge du secteur musique à la bibliothèque départementale de la Mayenne (Bdm).

Cette structure publique, service du conseil général, intervient en soutien, en venant compléter les fonds des médiathèques avec des disques puisés parmi 30 000 références disponibles. Une vraie caverne d'Ali Baba... « On équilibre et on alimente ce fonds en recherchant l'exhaustivité, c'est-à-dire en ayant un peu de tout dans tout. Il s'agit d'une part de res-

pecter les demandes du public, mais aussi de les dépasser en proposant un panel le plus large possible. Il faut le rendre curieux, savoir l'emmener vers autre chose. » Toutes esthétiques confondues, la Bdm achète en moyenne 2 000 disques par an, mis à disposition du réseau de bibliothèques. Grâce à un travail d'écoute quotidien de l'actu musicale, Sébastien endosse aussi « un rôle de conseil et de formation, via notamment un comité musique qui réunit le réseau des bibliothécaires musicaux deux fois par an. L'occasion de faire un focus sur les six derniers mois de la production musicale ».

Aline Marché, coordinatrice du secteur musique sur les quatre médiathèques des Coëvrons, renouvelle ainsi son « fonds Bdm » « deux à trois fois par an ». Un apport qui s'ajoute aux quelque 6 200 références (cd et dvd musicaux) dont dispose le réseau des Coëvrons. « On est deux pour le choix des disques et on utilise plusieurs outils. Il y a d'abord des incontournables comme les produits d'appel, les nouveautés ou les suggestions des usagers. Et ensuite on lit des revues musicales, on écoute des émissions de radio, on consulte le top 30 des achats des médiathèques ou encore le classement des artistes les plus écoutés sur Deezer. » Une veille minutieuse qui répond logiquement à la loi de la demande, tout en laissant une place de choix aux artistes locaux – un bac spécial leur est consacré – et aux découvertes, dont celles en concert près de chez vous : « on met en valeur pour chaque saison les cd des artistes qui passent au 6par4 ou dans les festivals mayennais ».

Numérique Clapton

Laurence Moussay, responsable du secteur musique à la médiathèque du Grand Nord à Mayenne, commande quant à elle en ligne « un nouveau panier par mois ». Ces nouveautés

viennent enrichir les 13 000 références de son fonds, qui propose de la musique sous toutes ses formes : livres, partitions, périodiques, dvd, livres-cd... Le bon vieux compact disc règne en quasi-monopole sur les supports audio. « On ne serait pas contre développer un bac vinyles, comme la bibliothèque de Laval [qui met à disposition du public une sélection de 33 tours piochés dans ses réserves, ndlr]. Mais pour le moment, on n'a aucune demande. Les seuls vinyles que l'on a, ce sont ceux des groupes locaux. Peut-être que ça reste pour le moment une niche, concernant des collectionneurs qui préfèrent acheter l'objet plutôt que l'emprunter. »

Ce qui amène une autre interrogation : qui continue à emprunter des cd à l'ère de Spotify et de la profusion numérique ? « On a toujours des publics plus sensibles aux supports physiques, notamment pour la qualité du son, constate Laurence Moussay. Et on a aussi des gens qui n'ont pas encore d'accès internet chez eux. » Une étude menée à Évron auprès des publics dévoile quant à elle une prédominance des femmes et une grosse fourchette d'usagers entre 30 et 60 ans. « Avec un pic chez les 30-34 ans pour les hommes et chez les 50-54 ans pour les femmes, précise Aline Marché. On a du mal par contre à capter la génération numérique, les moins de 25 ans. »

Au Grand Nord, Laurence observe une fréquentation stable depuis trois ans, « et même de nouvelles inscriptions tous les jours ». Elle voit circuler tous les publics, y compris les ados, qui n'ont pas déserté les lieux. « Ils viennent surtout pour travailler mais font des incursions à l'espace musique et utilisent les baladeurs que l'on met à disposition. En revanche, ils empruntent assez peu de disques et leurs pratiques d'écoute semblent surtout ciblées sur la radio, plus d'ailleurs que sur les plateformes de streaming. »

La démocratisation de l'accès à la musique via internet pose pourtant la question des ressources numériques en médiathèque. Voire, par ricochet, la pertinence même de continuer à proposer des supports physiques ? Sébastien

“ La médiathèque doit être un lieu d'expériences, en musique comme en littérature. ”
Sébastien Pelé

Pelé milite en leur faveur : « Certes, on a un relatif déclin des emprunts depuis dix ans, mais l'offre physique reste quand même une porte d'entrée nécessaire, le disque en médiathèque a pour moi la même légitimité que le livre. Et quand les gens viennent en médiathèque, ils aiment emprunter, c'est un fait. »

Croissants et coups de cœur

Si certaines structures ont, de manière précoce, tranché le débat de la dématérialisation en proposant une offre musicale exclusivement numérique – avec un succès mitigé d'après certaines études –, d'autres font cohabiter le disque avec ses héritiers actuels. Prêts de clés USB, mise à disposition de tablettes avec applications musicales, bornes interactives d'écoute et de téléchargement... Les solutions numériques ne manquent pas, sans se substituer pour autant aux documents sonores. Le Grand Nord se positionne sur ces alternatives, avec par exemple l'accès gratuit à la plateforme de streaming MusicMe pour 250 usagers, en lien avec la Bdm. « L'offre n'y est pas aussi fournie que sur Deezer ou Spotify, mais ça nous permet déjà d'avoir une plate-forme pour intervenir et proposer du contenu, avec des actus musicales ou des radios thématiques. »

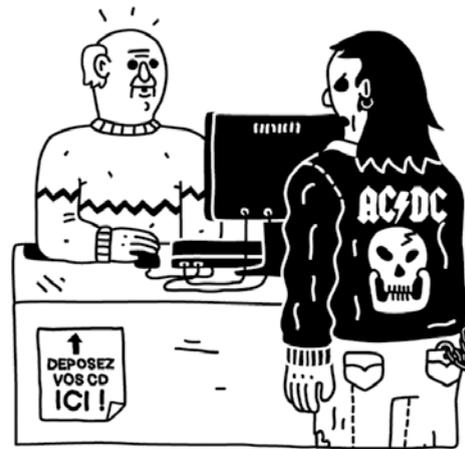
Si la médiathèque d'Évron n'a pas encore pris le virage du numérique, Aline Marché se penche sur des évolutions possibles : « Ce qui me plairait actuellement, c'est de faire du prêt de clés USB thématiques, avec une clé rock, une clé jazz, une clé musiques du monde... Proposer des collections déma-

térialisées tout en conservant les collections physiques, ça me paraît primordial. Car peut-être que les médiathèques seront un jour les dernières structures à proposer un accès matériel à la musique ? »

Au-delà de ces problématiques, la bibliothèque musicale de 2015 apparaît plus largement comme un passionnant laboratoire d'idées et de projets de médiation, « où tout est à inventer » pour Sébastien. « La médiathèque doit être un lieu d'expériences, en musique comme en littérature. En la matière, on commence seulement à défricher le terrain pour demain. » Animations ludiques de type blind-tests, expositions thématiques, mise à disposition d'instruments, cabines d'écoute haute-fidélité, siestes musicales ou encore showcases et rencontres avec des artistes : l'éventail des possibles est vaste. Malgré des budgets d'animation limités, Aline est sensible à ces démarches génératrices de lien social et d'ouverture culturelle. Elle propose ainsi depuis l'an dernier des « petits-déjeuners musicaux » à la médiathèque d'Évron : « on présente et on fait écouter au public nos derniers coups de cœur, en mettant l'accent sur des artistes méconnus ou émergents. L'idée étant de les emmener là où ils n'iraient pas forcément. » Café, viennoiseries et découvertes musicales, la formule séduit aussi Laurence au Grand Nord, avec un rendez-vous convivial et bimensuel le samedi matin, prolongé après la rencontre par une playliste en écoute sur le site de la médiathèque.

Showcase must go on

Les animations peuvent aussi se décliner au gré des envies et des opportunités, comme le fameux retour du vinyle : la médiathèque de Mayenne proposait cet automne une journée autour du microsillon, avec brocante musicale, atelier de scratch et showcase des vinylmaniaques lavallois de Joy Squander. Un temps fort qui succédait à d'autres ren-



- Bonjour, vous auriez le dernier Céline Dion ?

dez-vous autour du post-rock ou de la place des filles dans le rock les années précédentes. Avec à chaque fois une place pour la musique live et la scène locale. « La question de la musique live en médiathèque est à prendre avec un certain nombre de pincettes, nuance Sébastien Pelé, car tous les lieux ne sont pas techniquement adaptés pour ça et n'ont pas vocation à mettre sur pied une programmation musicale. C'est intéressant, à mon sens, de proposer des concerts qui soient aussi des moments de rencontre et d'échange avec les musiciens, comme on peut le faire avec le Tranzistour ou comme le propose le 6par4 dans les bibliothèques de l'agglomération lavalloise » (voir encadré).

Qui pouvait toutefois s'imaginer il y a quelques années

hocher la tête sur un concert de musiques amplifiées dans une bibliothèque ? C'est là tout le paradoxe de ces lieux qui souffrent encore peut-être d'une image poussiéreuse chez ceux qui ne les fréquentent pas (ou plus). Pourtant, plus que jamais, la bibliothèque s'affirme, selon un concept développé par le sociologue américain Ray Oldenburg, comme un « troisième lieu ». « Celui où l'on s'arrête entre le travail et son domicile, entre l'école et la maison, et où l'on vient passer du temps » note Laurence. Sébastien va même plus loin : « pour moi, c'est l'un des derniers lieux publics, en accès libre, où les gens peuvent se retrouver et se rencontrer. Jouons sur cette convivialité ! » *

BiblioZik

En complément des animations musicales déjà proposées par les médiathèques (à Craon, Château-Gontier, Mayenne ou Laval), Tranzistor propose depuis 2013, en lien avec sa compile bisannuelle, une série de showcases dans les médiathèques du département. Prochaine édition du Tranzistour en juin 2015, en partenariat avec la Bibliothèque départementale de la Mayenne. Depuis 2014, le 6par4 organise également des ateliers, mini-concerts ou conférences dans les bibliothèques de Laval Agglo. Prochain rendez-vous le 9 avril à Saint-Berthevin, avec une conférence de l'hilarant Sapritch.

53 TOURS

Le point commun entre les fromages pasteurisés, l'impression de prix littéraires et le pressage de disques ? Le « made in Mayenne » of course ! Parmi ces fiertés industrielles locales, le disque rayonne d'une aura familière, mais teintée de mystère... Que sait-on réellement de sa fabrication ? Visite dans les coulisses d'une usine où réveraient de pénétrer tous les discophiles : MPO, dernier producteur français de vinyles.

À L'ÈRE DU « CONSOMMER LOCAL », voici une forme de singularité : il est probable que le cd dans votre autoradio, le dvd visionné en boucle par vos enfants et le 33 tours sur votre platine soient tous fabriqués près de chez vous. Plus précisément à Villaines-la-Juhel, à l'orée des douces collines qui sculptent le bocage nord-mayennais.

Une certaine excitation accompagne l'excursion – pas simple à obtenir – vers ce temple du produit culturel, genèse industrielle de tant d'objets trônant fièrement sur nos étagères. Voilà bientôt 60 ans que MPO s'est lancé dans la fabrication de disques. D'abord modeste atelier familial créé en 1957 à Averton, l'entreprise devient vite industrie florissante et connaîtra plusieurs âges d'or, embrassant les vagues successives des nouveaux supports audio et vidéo (cd, dvd, Blu-ray...), tout en délaissant certains en route, comme la cassette ou le mini-disc. Mais elle a aussi su se placer avec succès sur le marché de l'impression, du jeu vidéo ou du packaging pour marques de luxe, palliant ainsi la baisse d'activité liée à la chute vertigineuse des ventes de cd ces 15 dernières années.

Depuis environ 2010 et par la grâce d'un objet revenu de loin, MPO, qui a tout de même essuyé deux plans de licenciement en 2012 et 2013, redresse la barre. Son nom même, Moulages Plastiques de l'Ouest, renvoie à ses premières amours, le 33 tours. Une idylle en dents de scie, qui n'a toutefois jamais cessé. « Dans les années 70, l'entreprise a fait tourner jusqu'à 60 presses, mais même au creux de la vague

dans les années 90-2000, trois presses minimum continuaient à fonctionner » explique Vladimir Nègré, responsable marketing chez MPO. « Aujourd'hui on est à 16 presses pour plus de 40 000 vinyles produits par jour et 8 millions par an, aussi bien pour des majors que des labels indépendants. »

Cette renaissance inespérée ravive alors des machines en sommeil. MPO remonte progressivement une douzaine de ses anciennes presses pour faire face à la demande. « À l'encontre même des schémas habituels d'évolution et de modernisation d'une entreprise », s'étonne encore Vladimir Nègré. Avec tout de même la fine intuition, propre à cette entreprise qui a toujours su anticiper les évolutions du marché, qu'elles pourraient un jour resservir.

Dites 33

Mais d'où viens-tu disque vinyle ? Que nous raconte ton odyssee ? Eh bien la route est longue jusqu'à nos platines. Au commencement : la gravure analogique, réalisée en studio ou directement chez MPO, sur un disque de cuivre ou bien d'aluminium recouvert de laque. C'est là que la magie originelle opère : un burin à pointe de saphir ou de diamant grave le signal audio d'une unique spirale hélicoïdale, tandis que les infimes modulations latérales de ces sillons produiront toutes les nuances de sons. Poésie de la technologie.

Oeil alerte, on entame la visite de l'usine par la seconde étape du processus : l'atelier de galvanoplastie, « qui va permettre, grâce à un procédé par électrolyse (un bain de nickel

d'1h30) de développer à partir de la gravure analogique deux matrices, une pour chaque face du vinyle. »

Nous voilà happés par une brèche spatio-temporelle, direction les années 70. Les machines aux peintures écaillées trahissent une patine d'époque. Gérard travaille chez MPO depuis 1973. Il confesse que « les machines, les techniques et les savoir-faire pour la fabrication du vinyle n'ont pas changé en 40 ans. » Passé par différents postes (pressage du vinyle, puis du cd), il vient comme d'autres d'être appelé en renfort et s'active sur les matrices, ces cylindres métalliques en nickel qui serviront ensuite de moules pour le pressage des vinyles. Gravure mécanique et bain d'électrolyse : on réalise en quittant l'atelier que des procédés physiques et chimiques antédiluviens président au confort de nos écoutes de salon. Vertige de la technologie.

Dernier tour de piste

On traverse un long couloir bordé de vitres, qui nous révèle au passage un tout autre univers : la ligne de production des cd, dvd et autres Blu-ray. On mesure alors mieux l'écart qui la sépare de celle, presque artisanale, du vinyle. Tout ici semble automatisé, robotisé, aseptisé. Et beaucoup plus rapide : « il faut en moyenne 3 secondes pour presser un cd, contre 23 pour le vinyle ». L'analogique prend son temps, le numérique joue la célérité. Deux temporalités distinctes, comme un possible symbole des diverses pratiques d'écoute d'aujourd'hui.

La visite suit son cours et l'atelier de presse des vinyles nous ouvre ses portes, ultime étape avant le conditionne-

ment (MPO imprime aussi toutes les pochettes) et la mise en colis. Le bruit tapageur et cadencé des machines y suit à la lettre sa partition de ballet industriel. « Certaines presses tournent depuis 1975 » explique Vladimir Nègré comme pour s'excuser du raffut. « En ce moment on leur redonne progressivement un petit coup de jeunesse, et on vient juste de rapatrier la dernière qui nous restait en stock. On a encore quelques leviers possibles, mais on risque d'approcher rapidement un seuil de saturation car la demande augmente sans cesse et ces presses ne sont plus fabriquées aujourd'hui. »

Sur un côté sont entassés de grands sacs plastiques de couleur jaune, rouge ou noire. Ils contiennent de fines pastilles de polychlorure de vinyle, matière première qui sera fondue en galettes chaudes et caoutchouteuses. Celles-ci sont compressées par les matrices et ciselées de microsillons, puis durcies et ébarbées (une lame taille les rebords inégaux) : l'objet adopte alors son allure familière.

Pas moins de 80 salariés font tourner l'ensemble du secteur vinyles, pour 400 au total chez MPO France, et 1100 dans le monde. La transmission des savoir-faire se pose comme un enjeu, car la plupart des ouvriers semblent d'un âge respectable, certains ayant fait leurs armes sur des éditions originales d'ABBA ou de Pink Floyd. Mais la relève trace son sillon, avec notamment Florian, 19 ans. « Je suis là depuis deux mois, je

découvre le métier ! Il faut apprendre à connaître et apprivoiser ces machines, elles sont complexes et assez exigeantes ! » Ses doigts agiles manipulent des 33 tours de Daft Punk, qui dans quelques jours secoueront sans doute quelques dancefloors domestiques. Magie de la technologie. *



À MPO, dans l'atelier de presse des vinyles.

© Yoan Le Biévec

UN MÉTIER À DISQUES

À ma gauche, SIMON ROGUET, libraire mélomane, branché folk et indie-rock, qui s'occupe du rayon disques de la librairie lavalloise M'Lire. À ma droite, ANTONY ROCHER, amateur de rock garage et psyché, disquaire passé par Tandem Disc, Chapitre ou plus récemment Corneille. Dialogue animé entre deux passionnés, un poil remontés contre l'industrie musicale...

Tout d'abord, qui achète des disques aujourd'hui ? Avez-vous une clientèle type ?

Antony : il n'y a pas un client type, mais plutôt une tranche d'âge, en gros entre 30 et 60 ans, des gens qui sont vraiment attachés au support physique. Mais par exemple, on n'a plus du tout de jeunes. Le rayon rap ne vend plus rien, le metal non plus. Les ados viennent pour squatter un peu, se balader dans les rayons, mais ils n'achètent pas. Alors que ça a longtemps représenté un tiers de la clientèle. L'apprentissage musical se faisait en partie chez le disquaire, maintenant c'est sur Deezer ou Spotify. Les plates-formes de streaming nous ont fait d'ailleurs plus de mal que le téléchargement.

Simon : L'enjeu, ce sont clairement les générations futures. Moi, je n'ai aucun jeune non plus. Ma clientèle, c'est surtout le public « Télérama/France Inter », avec un certain pouvoir d'achat et assez ouverte sur nos conseils, qui va acheter du disque en complément des bouquins. Les plus grosses ventes ces dernières années, c'est par exemple Agnes Obel ou Christine & the Queens. C'est ni hyper commercial, ni très pointu, avec une exception pour les demandes en vinyles qui peuvent être très spécifiques.

Est-ce que le retour du vinyle a boosté un peu les ventes ces dernières années ?

Antony : honnêtement, ça reste une niche, seulement 1/5^e du stock chez Corneille, par exemple : environ 2000 vinyles pour 9000 cd en rayons. En vente, par contre ça tourne beaucoup plus vite : un vinyle que tu reçois met en moyenne 100 jours à sortir. Sur le cd, ça peut aller jusqu'à 300 jours sur certains rayons. Mais chez un disquaire indépendant, on peut se permettre d'avoir des rotations plus lentes, c'est aussi ce qui fait la richesse de ton stock, avec des trucs plus pointus.

Simon : moi, c'est en vinyles que j'ai le plus de fond, avec des nouveautés, et aussi ce que j'appelle aussi « mes classiques », comme des rééditions de Nirvana, Cypress Hill ou Rage against the machine. C'est d'ailleurs ce qui marche le mieux en ce moment.

Comment forme-t-on son fonds ? Quel équilibre trouver entre ses propres goûts, les demandes des clients et les gros succès du moment ?

Antony : pour le cd, on a certains outils : les gros distributeurs (Sony, Warner, Universal) fournissent ce qu'on appelle des gammes, c'est-à-dire leurs meilleures ventes dans tous les rayons. Du coup, tu te fais un fonds avec ça pour les grosses sorties et tu leur fais confiance.

Simon : Il faut toujours trouver le juste milieu entre te faire un peu plaisir, avec un fonds de qualité, et en même temps rester généraliste, sans prendre un bouillon sur des trucs trop pointus. De toute façon, à moins d'avoir un fonds énorme ou d'être un disquaire spécialisé, tu pourras difficilement toucher les mélomanes ou les collectionneurs.

Est-ce que ça limite les prises de risques sur les achats ?

Antony : oui et c'est frustrant, car il y a des trucs que tu essaierais bien mais en vinyle tu ne peux quasiment pas faire de retours. C'est de l'achat ferme, si tu le vends pas c'est pour ta pomme. Et plutôt que de descendre les prix pour en vendre plus, les distributeurs abusent du système et font l'inverse ! D'une semaine à l'autre, un même vinyle peut passer de 16 à 22€ ! Et forcément, le client ne comprend pas et on n'a pas de réponse logique à lui donner.

Simon : sur le cd aussi, c'est hallucinant. Les labels ne sont pas capables de fournir des cd à 15€ en magasin. Certains je les achète 14€, je suis donc obligé de les mettre à 20 minimum en rayon. Et plus personne n'achète des cd à 20€. Surtout que chez Amazon, il va être souvent vendu moins cher que notre prix d'achat, même lorsqu'on passe directement par le distributeur. Tu bosses sur des marges qui sont ridicules. Chez M'Lire ou Corneille, on peut vendre du disque car on a les livres à côté, ça devient presque un produit « bonus ». Mais clairement un disquaire indépendant, qui ne ferait que ça, il ne tiendrait pas six mois à Laval. Même dans les grosses villes comme Nantes ou Bordeaux, il n'y a plus que deux ou trois disquaires.

Les disquaires subissent en quelque sorte l'inertie et les abus de l'industrie du disque ?

Antony : le marché n'a jamais été aussi compliqué qu'aujourd'hui. Dans cette profession, il n'y a toujours pas de réflexion en amont et tu prends tout en pleine face en aval, le disquaire est le dernier maillon de la chaîne. Le marché est toujours fait dans le sens de l'économie des gros. Et le problème, c'est qu'on passe de plus en plus de temps à chercher des petits prix, à se battre pour avoir

une remise : tu ajoutes à ça les baisses d'effectifs et on a de moins en moins de temps à accorder au client, sur le conseil et l'échange, tout ce qui fait la valeur ajoutée du disquaire par rapport à Amazon. C'est le serpent qui se mord la queue.

Simon : Il faut dire aussi qu'il n'y a jamais eu d'appui politique pour soutenir le disque, contrairement au livre avec la loi Lang sur le prix unique. Du coup, c'est la porte ouverte à tous les abus. Pareil pour les délais de livraison, avec parfois

des distributeurs qui vont te livrer en quatre semaines : comment tu peux expliquer ça au client, à l'ère d'internet, où Amazon t'envoie un disque en deux jours ?

Comment valorisez-vous la scène locale dans vos rayons ?

Simon : Chez M'Lire, comme chez Corneille d'ailleurs, ça n'est que du dépôt, donc on ne fait pas de marges dessus. C'est une démarche

non-commerciale, notre façon de soutenir la culture locale, c'est le minimum que l'on puisse faire ! Et chez nous, cela représente une bonne part de nos ventes de disques, pas loin de la moitié. Quand tu vois que certains groupes locaux sont capables de faire des objets hyper classes, des vinyles sérigraphiés, à seulement 10€, et que derrière les distributeurs te vendent un pauvre cd à 15€, tu te dis qu'il y a quand même un problème. *



Antony Rocher et Simon Roguet

© Guillaume Meulien

Galettes fraîches et d'occasion

Outre M'Lire et Corneille, où acheter du disque en Mayenne ? Pour le neuf, le magasin **Cultura** propose un fonds généraliste, essentiellement de nouveautés. Côté occasion, plusieurs options à Laval pour dénicher des pépites : **Y a pas de hasard**, rue du Pont de Mayenne, **Bruneau Brocante**, rue de la Bâclerie, ou même Emmaüs en guettant les nouveaux arrivages ! Enfin en mai, les bourses aux disques des festivals **Les 3 éléphants** ou **Les Ateliers Jazz** de Meslay proposent neuf et occase, avec la présence de plusieurs disquaires de la région.

SYSTÈME D(ISQUE)

TIMOTHÉE DUCHESNE – aka Timy – (Birds in row) et ANTOINE GANDON (Rotters Damn) délaissent parfois leurs fûts et leur basse pour devenir label le temps d'une galette, disquaire l'espace d'une soirée. Oubliez l'image des maisons de disque traditionnelles : ici tout se joue en réseaux d'entraide, avec débrouille et passion.

DISTRO, MICRO-LABELS, CO-PRODS... Ces termes ne vous sont pas familiers ? Ils sont pourtant l'essence même des énergies DIY (do it yourself) et en particulier de la sphère « punk-hardcore-metal », pionnière en la matière. Ce petit monde autonome et solidaire, qui s'active sous la pellicule du mainstream et des réseaux classiques, Antoine et Timy le connaissent bien. Non contents de faire du son à décoller des parpaings dans Birds in row ou de sublimer le folk-rock dans Rotters Damn, ils ont décidé de s'improviser en solo à la fois label et distributeur. Ou pour le dire dans le jargon, « de faire des co-prods et de la distro ».

Avec leurs entités **Skulltrophy records** (pour Timy) et **Say Cheese records** (pour Antoine), lancées en 2013, le projet est simple. Il s'agit de financer, la plupart du temps avec d'autres micro-labels, le disque d'un groupe ami ou apprécié. Puis, une fois fabriqués, de récupérer une partie de ces albums, à hauteur de l'investissement apporté, et de les diffuser dans son réseau (la fameuse « distro ») : vente de disques sur le stand merchandising après les concerts ou via un site web, dépôt chez des disquaires du coin ou encore échange de copies avec un autre label.

Comme Timy, qui a établi un lien privilégié avec le label rennais **Throatruiner records** : « Par exemple, lorsque je récupère 100 skeuds d'un groupe dont j'ai coproduit le disque, j'en garde 50 pour moi, et les 50 autres je vais les échanger avec d'autres vinyles sortis par Throatruiner, je choisis ce qui me plaît ou ce qu'on me conseille. Il y a beaucoup d'entraide entre labels. » Chambouler les circuits traditionnels de distribution,

s'associer pour mutualiser les moyens, miser sur l'échange et la confiance mutuelle. Un ingénieux système D, complètement altruiste, qui rendrait obsolète bien des logiques financières de gros labels et distributeurs...

Nouvelles casquettes

Devenu un véritable « mini-disquaire » ambulant, Timy a toujours un panel de « 100 à 200 groupes différents » sur son stand. Et tant pis si tout n'est pas écoulé dans l'urgence. Le troc et les concerts aux quatre coins de l'Europe se chargeront, à leur rythme, d'irriguer les réseaux et d'étendre la diffusion. « De toute façon, il n'y a pas d'histoire de bénéfice en jeu. L'argent des ventes est toujours réinvesti » précise Antoine,

rejoint depuis peu par sa copine Margot dans l'aventure Say Cheese records. « La première image qu'on a d'un label, c'est quelque chose de très officiel et cadré, reconnaît-il. Mais j'ai appris à désacraliser le truc en rencontrant des mecs qui fonctionnaient comme ça. En fait, n'importe qui peut s'y mettre, et moi ça me permet d'apporter un petit plus, d'avoir aussi un autre rôle que celui de simple zikos. »

Même satisfaction pour Timy, celle de se sentir un peu plus « utile », de ne plus simplement « monter dans le camion, descendre, et jouer de la batterie ». Une motivation bonus, qui rend la tournée encore plus propice aux rencontres : « En concert, je trouve ça hyper intéressant d'avoir un bac avec des vinyles que tu aimes bien. Les gens viennent te voir après le concert, tu peux en parler, donner des conseils, c'est vraiment cool. »

Cd versus K7

En à peine deux ans, Antoine et Timy ont déjà produit ou

co-produit une bonne poignée de galettes : celles des punk-rockeurs de Buried Option ou The Helltons pour Say Cheese, celles de I am a curse ou des locaux de As We Draw ou Puzzle pour Skulltrophy. Les coups de pouce s'échelonnent de 100 à 500€ en fonction des projets... Pour le 33 tours de Hourvari, sorte de « all-stars band » de la scène punk screamo lavalloise dans lequel il joue, Timy raconte : « j'ai tout centralisé, je faisais le pont entre les autres membres du groupe, les quatre autres labels co-producteurs, le graphiste et l'entreprise qui pressait les disques. Cinq labels en co-prod, c'est une moyenne, mais ça peut monter bien plus haut. Je connais des groupes qui sont allés jusqu'à 17 labels pour financer leur disque ! »

Autre cas de figure : bosser avec des groupes étrangers. Comme Say Cheese records avec le combo punk-rock grec Despite Everything. « Ils voulaient sept labels de sept pays différents, tout de suite ça augmente la

zone de diffusion », précise Antoine en nous présentant l'objet. Tiens, un cd ! Si le microsillon reste roi dans le milieu – et ce avant même son récent come-back – reste-t-il une place pour les autres formats ? « On nous demande parfois des cd, mais à la base on n'aime pas cet objet, c'est pas un truc qu'on a envie de vendre. On va d'ailleurs moins soigner l'artwork que pour un vinyle, qui reste le support ultime pour valoriser ta zik. Mais sinon tout peut se vendre. Par exemple la cassette, ça part très bien alors que le son est pourri. Il y a des vrais collectionneurs, mais est-ce qu'ils les écoutent vraiment ? » balance Timy avec le sourire.

Antoine rebondit sur cette bonne vieille bande magnétique : « je crois en effet que je vends plus de cassettes que de cd. De toute façon ce serait un peu sectaire de se limiter au vinyle, c'est bien de pouvoir laisser le choix. » Qu'importe le sillon, pourvu qu'on ait l'ivresse. ✱



Timothée Duchesne et Antoine Gandon

● REGGAE ♥ VINYLE

Le vinyle doit sans doute une fière chandelle aux dj. Alors qu'au milieu des années 90, il patageait au creux de la vague, les musiciens electro, hip hop ou reggae lui sont restés fidèles. Aujourd'hui, si beaucoup de scratcheurs et dj techno se sont convertis au numérique, les sélecteurs des sound system reggae continuent à trimballer leurs lourdes piles de 45 tours. « Un vrai soundman joue des vinyles, assure Fako, collectionneur de galettes jamaïcaines et membre du Positive Vibration Sound System. 90% des titres que l'on passe lors des soirées Positive Vibration sont sur vinyle. Le son est meilleur, plus dynamique. Et puis jouer en cd ou mp3 un titre de reggae roots enregistré en analogique et pensé pour le vinyle, ça n'a pas de sens. »

Dans le sérail des sound systems, la culture du son est centrale. La réputation d'un « sound » se mesurant à la puissance et la taille de sa sono, véritable mur du son qui culmine parfois à trois mètres de hauteur. Menuisiers de leur état, les quatre membres du sound system lavallois viennent de fabriquer leur propre système son. « Diffusé sur un vrai sound system, le son n'a plus rien à voir. C'est une expérience physique », raconte Fako, qui promet des « grosses soirées » avec Positive Vibration en 2015. Strictly vinyl évidemment !

● DISCOMANIAQUES.COM

Retrouvez Fako en interview sur tranzistor.org, qui consacre une série d'interviews aux diggers et autres collectionneurs atteints de vinylmania aiguë.

L'HOMME MACHINE

DJ SLADE est un homme rare. Car plutôt discret, bien occupé et recherché pour sa science du beat et du scratch. Sans frontière, passant des Balkans au dubstep sans sourciller, il cumule les projets, de préférence avec des musiciens live, comme dans Kawa Circus, Babel ou The Electro Canouche Orchestra. Rencontre avec un Choletais habitué des scènes du 5.3. Par Saki M.



© Juliette Rozzonelli

ALORS QU'ON S'ENTRETIENT AVEC DJ SLADE, alias Nicolas Quesson, l'homme boucle ses valises pour une virée à Saint-Pierre-et-Miquelon avec les doux dingues de Babel. Le timing est parfait, car comment parler de DJ Slade sans aborder sa brillante participation à l'équipe du tisseur de mots, Sébastien Rousselet ? Plus encore, ce voyage outre-atlantique est à l'image de son parcours, dont le jeune trentenaire confie n'attendre rien de précis : l'homme est curieux, et laisse sa « carrière » voguer au gré du plaisir des rencontres. Une route déjà riche en étapes marquantes, entamée il y a une dizaine d'années : alors qu'il est encore collégien, Nicolas découvre Portishead (« grosse claque ! »), et le hip hop instrumental de DJ Krush ou DJ Cam. « Une musique qui claque et qui groove ». À l'époque, le trip hop vit ses plus belles heures, pour le plus grand plaisir de celui qui n'est pas encore Slade : « un bon beat sur de belles harmonies, que demander de plus ? »

Quand la famille Quesson acquiert un ordinateur, il découvre les prémises de la musique assistée par informatique. Bientôt armé du logiciel Ableton Live, de platines vinyles et d'une MPC, il comprend vite qu'il y a « moyen de faire des trucs absolument énormes, tu peux construire un morceau tout seul, il y a un p'tit côté maître du monde ». En parallèle de son activité de graphiste, Nicolas compose et travaille seul, comme un grand, qu'il deviendra bientôt.

Platineur artistique

En 2006, l'envie de réaliser un album issu de son travail « at home », va le mener du côté du conservatoire de Cholet,

dont il découvre le pôle musiques actuelles. Si Laurent Pataillot, responsable du pôle, calme d'abord ses ardeurs, c'est pour mieux lui donner les clefs de la progression. Après avoir au départ « hésité à lâcher cent euros d'inscription », il prend rapidement la mesure de l'intérêt de cet investissement et apprend vite les bases des techniques d'enregistrement et de mixage en studio.

Sa première expérience musicale concluante en groupe, il la doit d'ailleurs à son entente avec le prof de hautbois du conservatoire, Christophe Patrix, et Aurore Coutant, élève chanteuse. Ils fondent ensemble le trio Obo. Sans surprise, le projet sent bon le trip hop. Notre producteur impressionne déjà par sa maîtrise des machines, son traitement des sons acoustiques et la qualité de ses rythmiques. En 2008, le trio s'aventure sur scène, jusqu'en première partie d'EZ3kiel au Chabada d'Angers, un moment marquant pour notre beatmaker.

DJ Slade fait ses armes, et montera bientôt le Kawa Circus, quintet avec cuivres et section rythmique, toujours dans la même lignée groove, « en plus énérvé ». L'équipe du Kawa Circus a un gros niveau : tous sont diplômés du conservatoire en jazz, et compteront dans le parcours de Slade. « Bosser avec des bons zicos, ça te forge vraiment l'oreille ». Il réalise l'exploit d'épouser, de ses machines, la batterie de Bruno Guilbault. « Les batteurs ont ce truc de pouvoir apporter du groove, un truc qui vit... Et que j'essaie de reproduire ». C'est peut être ça finalement qui crée la magie chez DJ Slade, ses machines sont vivantes ! Gare à l'invasion ! « Je recherche toujours le côté "joué" » ajoute-t-il. C'est pour lui l'essence même de la musique, qui se doit d'être organique et émotionnelle.

Quand Seb rencontre Slade

Il existe des instants où quand les destins se croisent, cela fait des étincelles. Nicolas fut la belle pierre à feu du prochain incendie, fruit de la fusion de quatre rêveurs : Babel. Prenez le lyrisme de la violoncelliste Solène Comsa, déposez le délicatement sur les acrobaties clavistiques de Nino Vella, mettez notre petit Nicolas, affûté comme jamais, au milieu de cette bande et jetez le tout dans le chaudron magique du gourou poète Sébastien Rousselet. Boum ! De ce quartet épatant naît de l'amour, celui qui les lie, celui dont ils nous inondent généreusement. L'amour donne des ailes et des disques qu'on prend dans la tête comme une décennie de vie où les freins

Canouche party !

Pour fêter leurs 10 ans d'existence, Les Fils Canouche convient leur public à un événement exceptionnel, rassemblant tous les musiciens ayant collaboré avec la formation jazz swing, dont DJ Slade évidemment. Ça promet ! Le vendredi 6 mars aux Ondines à Changé, gratuit.

ont lâché.

L'album *L'évadé*, paru en 2011, est « un chant de sirène, un appel au secours » pour l'auditeur passionné.

Pour Babel et Slade, c'est la clef d'une belle route qui s'annonce, plébiscités par les Francofolies, ils roulent leur set à travers les festi-

vals, jusqu'au Printemps de Bourges. Les quatre amis ne se fixent aucune limite et multiplient, en totale autoproduction, concerts, clips et disques (un prochain ep est prévu au printemps), bénéficiant des compétences en techniques du son et en arrangements de Nicolas.

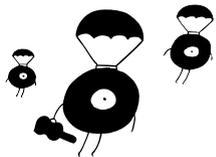
Vous prendrez bien un peu de swing ?

Notre soldat du groove ne s'arrête pas à ces belles réussites. Il rencontre en 2013 l'équipe expérimentée des Fils Canouche, qui fêteront leur dix ans en mars (*voir encadré*). Des pros du swing manobrosopie « décalé », qui lui proposent d'insulfer une pêche stroboscopique électronique à leur musicalité affûtée. S'il accepte avec enthousiasme, pas question pour lui d'imiter les valeurs sûres de l'electro-swing, il tient à y apporter sa touche personnelle, plus hip hop que house. Tout commence par un remix, mais il ne tarde pas à se faire recruter définitivement par Xavier Margogne et Matthieu Quelen pour créer l'Electro Canouche Orchestra.

Cette fusion puissante, qui nous fait voyager jusqu'aux Balkans et mène l'équipe sur de belles scènes, dévoile un Slade joueur, espiègle et le pied sur l'accélérateur.

En parallèle, il trouve le temps de monter patiemment son propre studio, désormais fin prêt, et de recombinaer plus de dix ans d'expériences dans son laboratoire sonore pour réaliser en 2014 son premier album solo, *Obo*. Pour l'heure, il espère bientôt pouvoir sortir un nouveau projet personnel. Et, alors qu'on s'extasie devant sa collection de beats electro hip hop, DJ Slade rêve de trouver un peu de place dans son studio pour se mettre... à la batterie ! *

ils arrivent



FUNK YOU VERY MUCH The ep



Je roulais dans les rues de Détroit quand mon oreille fût happée par une voix sensuelle. « All I need to know » résonne : une magnifique et profonde ballade, de la soul classique la plus pure. À fondre. Classique ? Oui, mais bien de chez nous !

Funk you very much est la surprise des chefs, qui, après une gestation de plusieurs années, voit enfin le jour. Ce combo regroupe des vieux tontons de la scène mayennaise (Bruno Legrand, Erwan Bourcier, Sébastien Huault, Mathieu « Ptit Fat » Maurice, Anthony Chauveau, etc.). Tout y est : section rythmique bien charpentée, armée de cuivres bien huilée, clavier rond à souhait, guitare frétilante... et la voix suave d'Agathe Mouchard.

Funk you, c'est la Motown en Mayenne. Avec ce premier ep quatre titres enregistré en mode do it yourself (le groupe compte quelques ingés sons dans ses rangs, ça aide !), le nonet diffuse l'esprit funk-soul avec un bonheur contagieux : les cocottes de la wah-wah électrisent les doigts de pieds, les breaks frappent juste, les chorus fusent, ça groove grave. Après une entame appliquée, le Funk you font monter la sauce et on se met à scander « I hate you, bitch ! », de l'insulte pleine de bonne humeur.

FYVM se forge son identité. Entre référence (sans révérence) aux racines et touches d'acid jazz, le groupe tisse un pont bienvenu entre hier et demain. Et, on l'espère, après-demain !

Rémi Hagel

JOHANN LEFÈVRE TRIO New Year New Job



Avec trois pistons et dix cordes, Johann Lefèvre et ses acolytes revisitent les chansons des jours de pluie. Entre standards (entendez chansons sacrées de l'histoire du jazz) et compositions originales, le trio voltige sur un tempo bien assumé par une rythmique hors pair. Nicolas Rousserie à la guitare et Michel Saulnier à la contrebasse sont le plateau d'argent d'une trompette bien connue des Mayennais addicts au jazz. Le tout enrobé dans un joli paquet grâce au talent d'ingé son de monsieur Éric Onillon.

De l'immortel « How deep in the ocean », standard made in USA au très personnel « Blues for daddy » made in Lefèvre, en passant par le glamour « How deep is your love » des Bee Gees, le trio swingue et tangué donnant la parole tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Des discours bien maîtrisés obéissant au « format jazz » : thème – impro – thème. Chacun sa patte, chacun son rythme révélant les personnalités musicales et humaines de chacun.

En passant du clinquant big band au cocon trio, Johann Lefèvre arrondit le son pour nous offrir douze titres tout en douceur. Parfois un peu trop ? À vouloir jouer corde sensible, certaines phrases musicales s'avèrent parfois surprenantes, voire déconcertantes par le chemin qu'elles prennent. Serait-ce là le « vrai » Johann Lefèvre ? Un géant de délicatesse imprévisible ? Le mystère est donc percé...

Rodger F.

JOY SQUANDER Coffret 4 saisons



Joy Squander a produit huit morceaux au cours de l'année, sortant un 45 tours à chaque saison. Quatre galettes et autant de pochettes inspirées, aujourd'hui compilées dans un joli coffret en édition limitée. « On pense à des Chemical Brothers inspirés qui auraient signé la BO d'un Tarantino en plein désert marocain » signait un collègue au sujet du premier titre de Joy Squander. Pour ceux qui ne connaîtraient ni les Chemical Brothers ni Tarantino (s'il en reste), cela veut dire : de l'électro efficace, un riff imparable, pimenté d'un son chaud, au service d'une musique profondément imaginogène...

Le duo parvient à conserver ce canevas sur les huit titres, tout en diversifiant les influences. Sur une base de hip-hop matinée de deep house, se greffe une riche palette de couleurs. Joy Squander fait pulser l'électro, assaisonnée de vrais instruments. On dresse les nappes de claviers pour mieux faire ressortir un chorus de saxo poussière. Ici, se glissent des clavinetts, là une gratte de blues disto...

Ptit Fat est un collectionneur, un omnivore de la musique, un artisan des notes. Par petites touches, DJ Raincut rappelle lui qu'il a remporté le relevé championnat de DJ TKO. Des scratches bien tournés de derrière les platines, qui vous électrisent comme un shot bien frappé. Avec intelligence, il n'en abuse pas. On n'est pas dans la démonstration, mais la composition.

Parfois, on est dans un jeu vidéo, parfois à Ibiza au bord de la piscine. Le tout reste puissamment dancefloor. Efficacité garantie. Attention à l'addiction !

Rémi Hagel

Beats people



Non, le 5.3 ne bat pas qu'au rythme du rock & folk. À l'unisson de l'effervescence que connaît depuis deux ou trois ans la scène electro mondiale, quelques jeunes producteurs émergent aussi dans nos verts pâturages. On citera par exemple Nexow, Red Deep (déjà évoqués ici) ou WOODEE. La vingtaine à peine, ce jeune musicien introduit volontiers dans ses cocktails digitaux une pincée d'instruments acoustiques joués live (guitare, harmonica...). Un penchant qu'il doit sans doute à sa formation musicale « classique ». Fan revendiqué de Paul Kalkbrenner, chantré d'une techno mélodico-mélancolique, il affirme son goût pour les mélodies (parfois un peu trop) accrocheuses. Jamais linéaires, la dizaine de compos que compte sa page Soundcloud racontent chacune une petite histoire, bien servie par une production plutôt efficace.

Peut-être moins productif, le compositeur et DJ IN ALL HONESTY apporte un soin méticuleux aux choix de chaque son, chaque effet... Sens aigu de l'architecture sonore, progressions millimétrées, références témoignant d'une culture électronique pointue, les deux morceaux figurant sur son Soundcloud sont des petits bijoux du genre, entièrement tournés vers le dancefloor, entre deep house et techno minimale.

À suivre de près aussi, au rayon house/tech house, KREG (et son puissant « Get down », flirtant avec le dubstep) ou LA NIQUE (dont on recommande également les excellents podcasts).



Côté beats toujours, mais versant hip hop : Laval city reste timide. Et peine à dépasser les codes du genre. Dans la millefeuille « conscient et humaniste », voici RHUMANTIK. Flow de papa et instrus posées (piano, beats à la cool...), le

MC trentenaire défend la cause des enfants de la DDASS, des femmes battues ou rend hommage à sa maman... Le tout agrémenté de quelques bonnes trouvailles textuelles. Dans la famille MADE UP PROD (qui rassemble Minoss, M.O.C.T.A.R, J-Lyd, Malyah ou Thomasson), on cause plutôt cash, belles bagnoles et gros guns. Sur des prods r'n'b bodybuildées aux compresseurs, les beats claquent, les clips flashent, et réjouiront les amateurs de western moderne. À classer plutôt dans la lignée rap engagé, le cousin DJANDJANIT sortait l'été dernier son premier ep, bien épaulé par les darons Baxteroide et Foodj. Dernier rejeton à signaler : le petit frère EBRA, tout jeune beatmaker qui pondait fin 2014 sa première mixtape sur Haute-Culture.com. The beat goes on !

Démo à Momo

Jérôme

Imaginez un Christophe Maé qui aurait bien tourné (difficile ?). Jérôme partage avec lui cette diction à la fois nonchalante et scandée, et puis ce drôle d'accent avec des « é » un peu trop...« é ». La comparaison s'arrête heureusement là. Jérôme a d'abord pour lui de vrais bons textes en français qui jouent avec les mots comme on sauterait de rocher en rocher. La peur d'être démodé ne semble pas l'effleurer et on lui en sait gré : le charme de son ton soul jazzy, eighties aux entourneures, agit sans qu'on y prenne garde. Aurait-il biberonné à Sade (la chanteuse, hein !) et Charlélie Couture ? Évolué entre hip hop français façon Hocus Pocus et musique orientale, ou africaine ? En tout cas, son swing naturel et sa poésie-mélancolie, guérie à grandes goulées d'amour de la vie, filent l'irrépressible envie de suivre ce loustic.

Sophie Santoni-Haeussler

The PeALZ

Résoudre le mystère « The PeALZ »... La pochette, sorte de feuillage art brut psychédélique donne une piste, parmi d'autres... Peut-être resterez-vous silencieux ou intrigués, ou vous laisserez-vous gagner par la bizarrerie ambiante, ou bien encore y verrez-vous un hypnotique amalgame de beauté composite ? Projet solo, son bien lo-fi, laboratoire aléatoire oscillant entre machines, claviers et guitares... « Baba yaga », morceau sable mouvant, colle au cerveau et trouble. Atisé par cette nébuleuse de pop bricolé, tordue et vaguement inquiétante, ces accès bluesy tranchants, on plonge dans le folk orchestré de « Brother universe », africain et lunaire, en montagnes russo-bizarres. Limpide et touchante, la voix de « Houseboat's nipper » ne manque pas d'atouts pour vous convaincre, si perché sur votre fil, vous vous sentez de faire coucou aux savants fous Daniel Johnston et Syd Barret. De loin.

Nicolas Bir

MOLLY'S PISTOLS *Wired tree*



C'est un bel exercice auquel se sont livrés les deux membres fondateurs de Molly's Pistols pour leur second ep digital, *Wired Tree*. Les influences n'ont pas changé et cet enregistrement autoproduit respire le rock british à la sauce Arctic Monkeys.

Pierre, chanteur, confie en effet sans mystère être un fan d'Alex Turner et de son évolution vocale. Mais sur cet ep, le vocaliste se fait aussi batteur et guitariste, tandis que son compère, Victor, s'occupe de la basse, de la guitare lead et des chœurs. Rien que ça. Les deux amis ont bossé main dans la main, à la maison, pour nous livrer ces trois titres très efficaces. Décidément polyvalent, Pierre s'est chargé également de la pochette du disque. Bref, ce projet leur ressemble, dans la plus grande tradition du do it yourself.

« Drug Story », avec son riff de guitare ravageur, se distingue par son urgence et son envolée finale, ouvrant des perspectives de liberté instrumentale excitantes. Mais chez Molly's Pistols, pas de fioritures : on vise d'abord la cible, on aime le travail propre, net et sans bavure.

In fine, on se laisse emporter à l'idée de voir ces Lavallo-Rennais, avec bassiste et batteur revenus de leur exil estudiantin, nous balancer leur musique live, dans un endroit obscur, cœurs et tripes aux pieds des amplis. Car si leur rock puissant est à découvrir sur Bandcamp, bien au chaud dans votre salon, c'est sur scène qu'il nous tarde de les voir. Rendez-vous est pris.

Saki M.

ROTTERS DAMN *Objections*



Sur la pochette, ossements, chaînes et autres objets rouillés se partagent la vedette dans la poussière, la terre, la sciure... ou la cendre ? Dust'n'ashes. Ça commence en ritournelle folk et déjà on tressaille : « You're not like me ». Une voix, profonde, saisissante, qui s'affirme jusqu'à faire éclater un rock acoustique à l'intensité vibrante. Puissant sans être violent, le folk ternaire de Rotters Damn est martelé sur les fûts boisés d'une batterie inspirée. Habitée et viscérale, la musique de ce pourtant jeune groupe a le goût profond du vécu. Peu à peu s'incrustent des images d'asphalte fondant sous la chaleur de l'Arizona, de vieux baroudeurs en moto, jeans élimés, bandanas noués et tiags fatiguées aux pieds.

Au son, Sir Thomas Ricou sait habilement faire transpirer l'authenticité et la chaleur de la musique du quatuor. Cohérent de bout en bout, ce cinq titres traduit la digestion d'un paquet d'influences, puisées, on l'imagine, au hasard d'une vieille pile de vinyles poussiéreux. Folk « marin » et guitare western, plainte déchirante et caresse d'une ballade que n'aurait pas reniée le vieux Neil (Young), légers contre-chants aux doux accents de Simon & Garfunkel, refuge à l'abri d'un REM fort « testiculé », et rencard final et hypothétique entre Johnny Cash et Herman Düne.

Les mecs donnent tout, les mauvaises langues diront trop. Pour moi, c'est une histoire belle et valonnée que nous racontent avec sincérité ces gars du « Deep South » (comprenez Château-Gontier). Vous voyez des objections à leur hauteur d'âme, vous ?

Antoine H.



TUBES D'ÉCOLE 2014-2015



Réparons une injustice. Voilà 26 ans que Tubes d'école existe (soit 22 disques enregistrés !) et jamais Tranzistor ne s'était fait l'écho de ce beau projet. À l'origine, une idée géniale, fomentée par des conseillers de l'inspection d'académie

passionnés et un peu dingues : pour encourager et aider les enseignants à faire chanter leurs marmots, pourquoi ne pas leur proposer un cd avec un répertoire de chansons triées sur le volet et interprétées par des enfants mayennais ? Au fil des années, le projet s'est professionnalisé, et aujourd'hui, tous les deux ans, quatre classes du département enregistrent une douzaine de morceaux en studio, accompagnés de musiciens pros s'il vous plaît. Car attention, Tubes d'école dépasse le cadre du gentil projet scolaire, et tient la dragée haute aux productions actuelles de la chanson pour enfants. Entre bossa nova, tango argentin, complainte tsigane ou mélancolie jazzy, les 14 chansons de ce millésime 2014-2015 sont servies à merveille par les arrangements d'Anne-Laure Guenoux, qui conjuguent (belle gageure !) évidence et exigence, simplicité et finesse, inventivité et cohérence. Jamais ici, on ne cède à la facilité, l'attendu, le gnan-gnan cul-cul. Et les enfants ne s'y trompent pas, qui chantent avec leur cœur, et un talent bluffant. Comment ne pas fondre, tant l'émotion et le plaisir des chanteurs comme des musiciens, excellents et compétemment investis, sont sensibles ?

Diffusé dans les écoles primaires du département, cet album, qui propose pour chaque titre une version chantée et playback, est aussi disponible dans quelques bonnes crémeries (dont la librairie M'Lire). Vous savez désormais quoi offrir à votre petit cousin accro au gnan-gnan style.

Nicolas Moreau

Le casque et la plume

Bédé & musique



Alexis HK est un chanteur aux textes ciselés mêlant humour potache et poésie libertaire, un digne héritier de Brassens porté par une voix grave et profonde. La collection Zik & Bulles, qui vise à initier des collaborations entre musiciens et auteurs de bd, a publié une édition spéciale du dernier

album de HK, *Le Dernier Présent*, accompagné d'une bd signée Marie de Monti.

Loïn de proposer un simple recueil de chansons illustrées, les deux auteurs (Alexis HK ayant participé activement à la création de la bd) ont décidé de partir d'une d'entre elles pour imaginer un récit inédit. Ainsi, plutôt qu'une simple « bd du cd », on obtient une véritable histoire, prenant pour point de départ la chanson « César ».

Dans ce beau texte, HK racontait les souvenirs d'un arbre arraché à sa forêt pour être planté sur la place d'un village, où il devient observateur de la vie locale. Dans le livre, on retrouve notre arbre témoin d'une révolte d'animaux, qui prennent le pouvoir face à un maire désemparé. Le dialogue s'installe pourtant et une assemblée citoyenne des révolutionnaires se met en place, tandis que l'édite tente de remettre de l'ordre dans tout ça.

L'ensemble est foutraque, délirant, mêlant un dessin délicat et chatoyant à un texte virevoltant, gentiment écolo et amateur de calembours. La dessinatrice a d'ailleurs confirmé avoir parfois dû stopper l'imagination trop féconde du chanteur... La lecture est marquée par ce côté parfois un peu trop foisonnant, mais le tout reste très drôle et le pari est réussi, l'album constituant une parfaite introduction à l'univers d'Alexis HK. Surtout, il est particulièrement plaisant de voir qu'associer bd et chanson n'oblige pas à de paresseuses et redondantes illustrations de textes, mais qu'une œuvre nouvelle peut naître d'une réelle collaboration. Ce bel objet hybride en témoigne avec brio.

Maël Rannou

Monsieur le Maire et ses révolutionnaires, Marie de Monti et Alexis HK



BAG OF BONES
LE MEILLEUR GROUPE LOCAL DU MONDE

Ouais, je crois que la vie d'un groupe de rock, c'est d'abord beaucoup de travail, tu vois, mais aussi de grands moments de plaisir. Si un jour les mecs de *Rock & Folk* viennent m'interviewer, je crois que je leur dirai à peu près ça. Dernièrement, avec les Bones, on a découvert une nouvelle facette de la vie wackênewoll : on est partis en tournée.

Bon, alors bien sûr, quand je dis tournée, on n'est pas non plus les Rolling Stones ! On est partis faire deux dates en Mayenne, quoi. Une à Évron et une à Pré-en-Pail. Mais bon, puisque c'était deux soirs d'affilée et à quelques bornes de chez nous, on peut dire que ça fait un genre de tournée.

Alors c'est vrai qu'Évron et Pré-en-Pail, même dans notre département (qu'est quand même pas franchement reconnu sur la scène internationale), c'est pas non plus les patelins les plus rock. Je veux dire, Saint-Denis-de-Gastines, à la rigueur, ou même Monteny, ça fait plus sérieux. Mais bon, nous, on n'a trouvé que ça. Évron, c'est le père à Florian qui nous a dégöté le plan. Le patron du bar où on a joué, c'est un pote à lui. Pré-en-Pail, c'est parce que Steven, à la base, il est de là-bas, et ses parents connaissent encore pas mal de monde. Enfin j'ai pas trop suivi comment ça s'est fait, mais on s'est donc retrouvés avec deux dates coup sur coup, et loin de chez nous. Je sais pas si vous voyez, mais Pré-en-Pail, à notre échelle, hein, c'est quand même un peu le bout du monde ! Au-delà c'est terminé, y'a plus rien, même Google Map veut pas s'aventurer dans ce coin là.

La tournée, c'est l'apogée de la vie rock. Tous les musiciens vous le diront, même sans forcément savoir ce que ça veut dire, « apogée ». On the road again, vous voyez le truc... On voit bien les photos des mecs, dans leur car privé, les pieds sur les banquettes parce qu'on est des stars, ou en train de roupiller la joue contre la vitre parce qu'on est bien naze quand même. Et le soir après le concert on va vider le minibar de l'hôtel et foutre un peu en l'air la chambre parce qu'il faut bien se détendre.

Nous, bon, c'était pas ça quand même. Déjà, on n'a pas de car privé : c'est le père à Adrien qui nous a emmenés, dans le Berlingo de sa boîte. Y'avait juste assez de place pour caser la batterie, les amplis, nos instruments et nous, en se serrant bien. J'ai bien essayé de dormir la joue contre la vitre pour faire le mec bien naze, mais bon, Laval-Pré-en-Pail, y'a une heure de route, alors c'est pas hyper crédible. Et après le concert à Évron (trois cordes cassées, dont une vocale), on est tous rentrés chez nous. Du coup les hôtels du coin n'ont pas eu à se plaindre. On est juste repartis le lendemain pour Pré-en-Pail (trois baguettes cassées, dont une de pain parce que le père à Adrien était passé à la boulangerie), et puis voilà : c'était la première tournée de Bag of Bones.

Raphaël Juldé



Y'a pas photo !

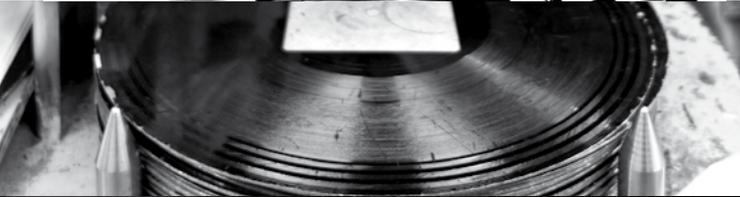
Carte blanche pour chambre noire, Tranzistor offre sa dernière page à un photographe qui met de la musique dans ses clichés. Portraits, paysages, photos de voyage ou de scène... Des marmottes au punk hardcore, l'objectif du Lavallois Guillaume Meulan n'a pas d'ocillère, mais revendique son goût pour l'« intensité que dégagent les artistes sur scène ».

« Pour moi, la photographie est un plaisir avant tout. J'aime prendre le temps d'observer le monde qui m'entoure, la nature, les gens, pour saisir des instants uniques : un certain regard, un sourire, une lumière particulière... Autant de moments éphémères qui restent « gravés » et deviennent une photographie à part entière. La photo est un magnifique moyen de partager une

émotion ressentie et d'en garder une trace.

Ce regard croisé et ce sourire échangé avec une benvole, immortalisés lors du festival Au foin de la rue 2014, illustre bien cette idée, ainsi que mon envie de soutenir, avec mes modestes moyens, les entreprises culturelles locales. »

<http://gmregards.wix.com/photo-video>



Tubes d'école Les soirées
 rouges **Skulltrophy**
 records Rhumantik Joy

Squander maplatine.com

Gilles Rettel

Bas les pattes Molly's Pistols

Jérôme **Musique en**
 médiathèques

MPO Funk you

very much The Pealz Positive

Vibration **M'Lire** Rotters

Damn M com' musique

DJ Slade Johann

Lefèvre trio Woodee **Say**

cheese records



À retrouver sur tranzistor.org :
 des articles inédits, des news,
 des vidéos, des petites annonces
 et un annuaire des musiques ac-
 tuelles en Mayenne.

 MAYENNE
 CULTURE

 LA MAYENNE
 CONSEIL GÉNÉRAL

 RÉGION
 PAYS DE LA
 LOIRE

RÉDACTION
 02 43 59 96 54
 contact@tranzistor.org